

Renaud Camus

Élégies pour quelques-uns

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

I

(*NOWHERE, U.S.A.*)

La lumière de San Francisco, m'a-t-il toujours paru, c'est d'emblée celle du souvenir. Mais s'il n'en allait ainsi que pour moi? Ou bien cette vertu particulière tient-elle à quelque définissable essence, objective, sans pareille, notoire à défaut d'être nommable et que fomenteraient la transparence de l'air, le miroitement éparpillé de l'océan, le passage si rapide, au-dessus de nos têtes, des infimes nuages aux formes fugitives, aussitôt dérobées, qu'il ménage dans le ciel, dans nos regards, la journée, nos humeurs, presque en permanence, au fil des heures, des centaines de changements à vue? L'éloignement, aussi, doit jouer son rôle. Je ne suis jamais allé plus loin sur terre; et cette pensée, le long des ondoyantes avenues droites, dans les jardins, sur les quais, près des fontaines, ne me quitte guère. Toujours est-il qu'une femme jeune, et dans ses bras un enfant endormi, peut-être, apparaissant au sommet d'une rue très en pente, dans le quartier de North Beach,

et se détachant en entier, pure silhouette tandis qu'elle traverse, sur l'horizon et sur le souffle capricieux du large, arpentait déjà, certain matin de l'été dernier, mon insomnie de cette nuit. Et toutes mes insomnies à venir l'ont regardée disparaître, et le foulard vert et blanc de ses cheveux, et sa robe imprimée, légère, et son ombre oblique allongée, tremblante à peine, qui se tendait vers moi.

J. et moi passions nos journées, une semaine durant, au soleil sur son toit. On avait froid lorsque l'on se tenait debout, à cause du vent, et pourtant l'on ne pouvait marcher les pieds nus sans les brûler sur les planches. Lui préparait une entreprise qui lui tenait à cœur entre toutes, la grande affaire de sa vie, disait-il presque sans rire. Il consultait des dossiers, il vérifiait des devis, il inspectait pour la centième fois des plans. Je ne me souviens plus de ce que je lisais.

Si : *Vingt mille lieues sous les mers*. J'avais commencé cette lecture à New York, au soleil déjà, sur le *pier 42*, au bout de Christopher Street. D'autres hommes à demi nus étaient allongés près de moi. Et j'étais sûr que s'ils voulaient bien me jeter un coup d'œil ils imagineraient, d'après la couverture de mon édition de poche, ornée de la photographie en couleurs d'un gigantesque monstre marin, la gueule béante, que j'étais plongé dans quelque adaptation, pour le livre, des *Dents de la mer*.

Abîmé dans lui-même, frénétique, coupé du monde mais surexcité par les effets de quelque herbe puissante ou d'un autre stupéfiant, un grand Noir en culotte rouge, monté sur des patins à roulettes, dansait seul au bout du

ponton, avec une hallucinante maestria. Il avait posé sur la dalle de ciment, à ses côtés, un énorme poste à transistor, tonitruant, tout noir.

Je venais de recevoir une lettre de toi, la première depuis des mois. Ton écriture avait changé, irrégulière, désordonnée, presque indéchiffrable.

Aux pages initiales du roman, lorsque l'Abraham-Lincoln, quittant New York, s'avance dans les eaux de l'Hudson, Arronax, le narrateur, évoque avec enthousiasme « l'admirable rive droite du fleuve, toute chargée de villas ». Étendu sur une grosse poutre de bois gris, vermoulue, ma chemise repliée me servant d'oreiller, je ne voyais, à lever les yeux entre deux paragraphes, du côté du New Jersey, que de crasseuses usines et des entrepôts d'un autre âge, pourrissants, abandonnés sans doute ; au-dessus d'eux des rochers noirs.

Un autre été, des années plus tôt, comme je courais le long des quais, au petit matin, après une nuit d'insomnie, déjà – mais alors c'était la chaleur qui m'empêchait de dormir, je crois –, j'avais aperçu le France, énorme avec simplicité, sagement garé parmi les eaux rouillées, dépassant de très haut les maisons du quartier.

J'ai lu *Vingt mille lieues sous les mers*, aussi, sur une petite plage du Pacifique, près du château de Hearst. Un vieillissant hippie, nu, le corps blanc, avec une barbe rousse et flanqué d'un grand chien teigneux, sans illusions, dessinait sur le sable, à l'aide de galets plats, un signe vaste et mystérieux : offert à la lecture, qui sait, de dieux indiffé-

rents. Il était alors question, dans le livre, des baleines qui longeaient cette côte. Non ; peut-être était-ce seulement dans la littérature (sic, moins l'accent : les prospectus) du motel où je m'étais arrêté, et qui s'appelait San Simeon Pines. Le dépliant publicitaire était très éloquent sur le romanesque passé du domaine, à perte de souvenir et de vue. Vers 1850, apprenait-on par exemple, un Portugais tombé du ciel avait construit là des bateaux de pêche, dans cette crique même, sous la petite fenêtre aux panneaux coulissants de la chambre, où s'agitaient de courts rideaux fleuris, de part et d'autre d'un napperon brodé, sur la commode. A la tombée du jour, l'ombre est celle, torturée, d'un arbre rabougri, depuis toujours battu par les vents de la solitude et du large. Ou bien tout cela ne sort-il que d'un vieux film ?

Je voyageais à bord d'une énorme voiture. À l'aéroport de Los Angeles, au bureau de location, j'étais tombé, pas tout à fait par hasard, sur un jeune employé qui s'appelait Timothy. Son prénom était indiqué par une petite plaque noire aux lettres blanches, agrafée sur sa chemise d'uniforme. Très gentil, très bavard, Timothy s'était apparemment pris pour moi d'une vive amitié. Non, jamais il n'avait eu la chance d'aller en France, mais il comptait réaliser bientôt ce vieux rêve. Il était en train de mettre de l'argent de côté, il redeviendrait étudiant, et le plus tôt possible il irait apprendre le français, à l'université d'Aix-en-Provence. Oui, c'était une très bonne idée, une très jolie ville, la plus jolie ville de province, probablement. Coïncidence, j'y avais déjeuné quelques jours plus tôt, rentrant de la Côte d'Azur, la veille de mon départ pour les États-Unis.